

Zone grise

Diane Poirier

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, D. (2002). Zone grise. *Moebius*, (94), 75–80.

DIANE POIRIER

Zone grise

Abraham s'est encore retrouvé au bureau; haut lieu de sanction dans cette école. Une fois de plus, il a frappé un plus petit. Et après il s'est mis à vomir, un long filet transparent, sans substance, rictus d'un estomac vide.

Comme toujours, on finira par vous le ramener en classe, encore en sueur, penaud et blême. Surtout terriblement blême, de cette blancheur qui n'a d'excuses que de vous rappeler à votre triste condition humaine.

Et ce grand enfant livide aux yeux d'amadou, vous n'aurez même pas envie de le réprimander. Vous savez. Quelque chose dans sa voix vous rappelle que vous ne devez pas, quelque chose de bien plus creux et résonant qu'un estomac vide. Vous aimez Abraham. Profondément. Vous ne les aimez pas tous de la même façon. Il y a même des années où vous ne les aimez pas tous, point. Mais Abraham, si, vous l'aimez. Particulièrement. Il vient chercher en vous quelque chose que vous n'arrivez pas encore à nommer. Peut-être vient-il raviver le désarroi que vous traîniez vous-même enfant, si lourd et si visible et que pourtant personne n'a vu. Ce désarroi, qui a fini par s'éroder avec sa propre lourdeur et qui n'est plus maintenant qu'un filament que vous traînez, allégé dans vos meilleurs moments, comme un signet qui marque aujourd'hui votre place ici-bas. C'est peut-être ce filament qui vous unit tous les deux ou c'est peut-être que l'enfant reconnaît en vous ce résidu de souffrance qui n'a pas encore précipité en lui. Vous ne savez pas. Vous ne voulez pas vraiment savoir. Vous aimez cet enfant d'une profondeur qui restera sans nom.

Au cours de la journée, dans un geste convenu, presque complice, une orange ou une pomme glissera imperceptiblement de votre main à sa poche. Il ne dira

pas merci. Vous comprendrez. Un peu plus tard, lors d'une explication si peu nécessaire, une main glissera tout aussi imperceptiblement sur votre genou: l'enfant vous rendra l'offrande à sa façon. Vous consentirez à la chaleur de cette main enveloppant la rondeur de votre genou comme le fruit aura consenti à la chaleur du fond de la poche. Vous ne direz rien. Abraham comprendra.

Ce vendredi, vous irez à un colloque organisé par la commission scolaire sur la réussite en milieu économiquement faible, les *Inner City Schools*, comme on les appelle toujours, même au secteur français. Évidemment, quand on se mange le nombril, *Inner*, cela convient beaucoup mieux; fait beaucoup plus image que économiquement faible. *Inner* – de l'intérieur – comme je me ronge de par là même. *Inner*, comme en dedans aussi, là où justement vous espérez – au plus profond de votre *inner* de prof – que la famine ou l'infamie ne les conduiront jamais. Vous, comme eux, êtes conscient que cela fait partie de l'éventail des possibilités de la vie; de la leur beaucoup plus que de la vôtre.

Vous irez donc pendant toute une journée à des ateliers de perfectionnement, parfaire votre vision, votre intervention face à leur réussite anticipée dans la vie. Vous aurez le choix parmi une panoplie impressionnante d'activités pour vous aider à mieux compartimenter, incarcer la misère humaine en statistiques et en théories. Très peu pour vous, l'incarcération, c'est convenu, vous avez toujours eu cette horreur de la cloison aliénante. Mais enfin, vous y serez quand même, parce que vous n'avez pas le choix et que vous espérez encore comprendre quelque chose. Vous essaierez de vous ouvrir un peu. Vous choisirez l'atelier qui semble correspondre le mieux à vos lacunes: *Theory of Multiple Intelligences*. Un atelier en anglais. Mais bon, *Inner* pour *Inner*, à la guerre comme à la guerre. Et à la fin dudit atelier, si tout va comme prévu par les gentils et philanthropes organisateurs, peut-être finirez-vous par croire, vous aussi, comme on aura essayé si fort depuis le début de la journée de vous le faire avaler et comme on l'aura tout aussi vite digéré à la fin, qu'il serait possible, plausible pour quelques-uns de vos protégés d'ajouter un *W* au début de ce foutu mot (*W-inner*, votre

sens de la dérision n'en demandait pas tant!). Peut-être consentirez-vous alors à ce préfixe irrévérencieux à la voie qu'on pensait tracée d'avance. Et vous prendrez peut-être, aussi, quelque temps, des vessies pour des lanternes, vos rêves pour des réalités, une foutue lettre coincée dans le temps pour un espoir.

À la pause, on vous offrira un petit buffet. Rien de très compliqué: saumon fumé, fromages fins, baguette et petit dessert du confiseur. Vous y goûterez, certes, et cela restera coincé. Pas tant dans la voie digestive que dans cette zone de votre âme, zone grisâtre, où se condensent toutes les petites contradictions auxquelles vous ne trouvez plus toujours la force de réagir. Quand le grisâtre devient trop dense, la zone passe au gris, résolument.

Après le goûter, vous retournerez à vos ateliers. Vous aurez mal au cœur. Vous ne vomirez pas, cependant. Et vous ne frapperez personne. Quoique vous n'auriez pas détesté la grafigner un peu, cette grande girafe trop parfumée qui donnera l'atelier, *scratch and smell*, penserez-vous ironiquement, juste au moment où elle abordera le *kinesthetic intelligence*. Et qu'est-ce qu'elle en aurait à cirer, celle-là, d'Abraham, de votre Abraham, qui n'a pas mangé à sa faim depuis trois jours et qui frappe à bras raccourcis (avec une aisance kinesthésique pourtant remarquable) sur tout ce qui est plus faible que lui! Elle ne comprend pas. Cette sorte d'intelligence lui échappe: l'intelligence de la faim, de la rue, du ghetto. Cela, elle n'en parlera pas. Vous le savez très bien et peut-être qu'en fin de compte tout sera mieux ainsi, parce que manifestement, vos points de vue ne coïncideraient pas. Parce que dès votre arrivée vous aurez eu des préjugés à son égard. Sur son habillement, sa façon de marcher, sa condescendance souriante envers votre manière de prononcer certaines consonnes lorsque vous tentez de vous exprimer dans sa langue, son odeur. Son odeur surtout, une odeur concentrée de parfum coûteux qui vous aura tout de suite fait comprendre qu'il y aurait peu de chances que les effluves se dissipent au cours de la journée. Une odeur de nervosité aussi, qui, sans que la grande parfaite en ait conscience, se sera mélangée à celle de son parfum en lui ajoutant un petit fumet âcre. Résolument, vous finirez par avoir envie de vomir, et de

frapper aussi, si la bienséance le permettait. Pas tant sur quelqu'un, mais sur cette impuissance qui vous assaillera soudainement. Une impuissance qui n'a rien à voir avec la grande girafe. Mais vous auriez bien aimé. Oui, vous auriez bien aimé la tenir responsable de votre malaise. Lui coller ça sur le dos, à elle et à son odeur. Pas la peine. Le malaise est bien vôtre. Ce ne sera pas la première fois que vous y ferez face. Pas la dernière non plus. Il vous rattrape, toujours, comme une nuée de mouches retrouve le campeur. Il y a cette impossibilité en vous, une sorte d'incongruence entre l'action et la réflexion. Vous pourriez lever la main et parler, lui dire pour Abraham, l'informer de ce que vous comprenez de son intelligence, vérifier si, effectivement, vos visions sont divergentes. Vous ne broncherez pas. Vous ne prendrez pas cette chance. Comme ce matin, lorsqu'elle aura souri en entendant votre accent, vous auriez pu rire avec elle, ou en rajouter pour fabriquer une complicité. Vous n'aurez même pas essayé. Vous vous serez tu. Vous vous taisez pour le reste de la journée.

Très tôt dans votre vie, vous avez essayé, faire coïncider les mots et les gestes, tellement fort et si longtemps. Vous vous y êtes brisée. Votre père avait dit, en parlant de ses deux enfants, qu'il serait tellement plus heureux, tellement plus fier, s'il en avait deux comme lui, comme votre frère. Vous avez réagi. Vous avez eu les plus hautes notes à l'école, vous êtes devenue meilleure que lui au hockey, au baseball et au tennis. Vous vous êtes moulée – version améliorée – sur ce frère aimable. Vous étiez convaincue de votre valeur lorsque ses coéquipiers lui criaient d'aller chercher sa sœur s'il était incapable de patiner assez vite ou d'attraper une balle. Vous aviez une jouissance évidente dans l'action.

Puis, un après-midi, il y a eu la gifle, injuste et injustifiée, pour une faute que vous n'aviez pas commise. Parce qu'il fallait un coupable, et parce qu'il fallait que ce soit n'importe qui sauf lui, ce fut vous. Encore une fois, vous avez réagi. Vous avez tenté de faire comprendre à ce père, justicier malgré ses œillères, que vous n'auriez rien tiré de ce paquet de cigarettes qui vous auraient coupé le souffle. Et il y a eu cette parole, si coupante et si définitive, qui a tranché d'un seul coup tous vos souf-

fles d'enfant. Une seule phrase où il vous a dit que, décidément, quoi que vous fassiez, il ne vous aimerait jamais. Guillotinée à même votre racine. Alors, vous êtes devenue une enfant affable mais renfermée. Une enfant qui se retire de l'action. Une enfant qui encaisse. Vous avez refermé la porte, doucement.

Aujourd'hui, vous avez toujours de la difficulté à amorcer l'action ailleurs que dans le sport, vous n'allez toujours pas vers les adultes, vous les accueillez tout au plus, s'ils viennent à vous. Vous souriez avec un inconfort flagrant et vous jugez un peu facilement de la condescendance de ceux qui ont encore cette faculté, qui prennent le risque de laisser les portes ouvertes.

Fermer la porte soi-même, avant que quelqu'un d'autre ne le fasse ou frapper avant d'être frappé. Du pareil au même: éviter la première ecchymose. Peut-être est-ce pourquoi vous comprenez si bien Abraham, qui s'exprime avec le seul vocabulaire qu'il connaît. Vos nécessités ne sont pas si étrangères. Vos moyens le sont. Vos positions aussi. Et lorsque vous offrez votre orange à l'enfant, ce n'est ni de l'altruisme, ni de la compassion, pas même ce que d'aucuns de vos collègues appellent du dévouement. Vous comblez simplement vos nécessités respectives avec le même objet. C'est tout.

Vous terminerez votre journée en traînant votre grisaille sur le chemin du retour. Vous sentirez ce long filet-fantôme, gris et dense, si loin de la transparence, qui vous sortira de la bouche et que vous aurez l'impression de traîner des kilomètres derrière vous. Vous tenterez de le laisser en arrière, de le semer en tournant le coin d'une rue. En fin de trajet, peine perdue, vous essaierez tout bonnement de ne pas trébucher contre lui.

Avant d'arriver à la maison, vous irez vous entraîner, ou courir, ou frapper des balles, tiens, s'il se trouvait quelqu'un pour vous les renvoyer. Vous arrêterez de penser. Un peu. La sueur, vous en êtes convaincue, y sera pour beaucoup. Elle diluera votre malaise, comme elle aura dilué l'odeur d'une grande girafe ou le tourment d'un enfant en train de devenir un homme au ventre creux. Vous rentrerez chez vous un peu plus

légère, un peu moins grise. Mais Abraham gardera un pied dans la porte. Jusqu'à lundi.

* * *

Lundi, Abraham ne frappera personne. Abraham n'ira pas au bureau. Abraham sera intelligent, socialement parlant. Il sera en classe en même temps que tous les autres et content d'y être.

Dans certaines écoles, la distribution de déjeuners gratuits commencera cette journée-là. Votre école bénéficie d'un tel programme: dans le jargon administratif, elle est située dans une zone grise.